



# Attends-toi au pire

Petteri Nuottimäki



Gaia



Attends-toi au pire

Ouvrage traduit avec l'aide du Swedish Arts Council, Stockholm.

Petteri Nuottimäki

Attends-toi au pire

traduit du suédois par Emmanuel Curtil

roman

GAÏA ÉDITIONS

Gaïa Éditions  
82, rue de la Paix  
40380 Montfort-en-Chalosse  
téléphone : 05 58 97 73 26

[contact@gaia-editions.com](mailto:contact@gaia-editions.com)  
[www.gaia-editions.com](http://www.gaia-editions.com)

---

Titre original :  
*Förvänta dig det värsta*

Illustration de couverture :  
© ChesiireCat/adobestock

---

© Petteri Nuottimäki, 2015.  
Publié pour la première fois par Alfabetta Bokförlag AB, Stockholm.  
© Gaïa Éditions pour la traduction française, 2018  
ISBN 13 : 978-2-84720-814-6

*Car je crois en la description libre, je crois que sa vérité réside  
dans le fait qu'elle puisse être vraie, en touchant à ce qui fait  
à la fois l'essence et l'universalité de ce qu'elle décrit ;  
oui, j'irai jusqu'à dire que parfois,  
elle peut être plus vraie que la réalité même.*

Andreas Bäck





## *Prologue*

Au milieu des années 1960, un couple descendit d'un ferry arrivé au port de Värta, à Stockholm.

L'homme avait les cheveux peignés en arrière, une im-marcescible implantation capillaire et une cicatrice grande comme une pièce de cinq couronnes sur la joue. Il regarda autour de lui, avec des yeux alertes, tranchants comme une lame d'acier. Serrant la poignée de sa valise, il redressa le dos et gonfla la poitrine. Cherchait-il à se faire plus grand pour dissuader les éventuels escrocs et pickpockets qui attendaient, tapis dans l'ombre, de se jeter sur tous ces immigrants fraîchement débarqués ? Ou alors le bonhomme souffrait-il simplement du dos ?

Sa femme avait des cheveux châtons attachés en un chignon strict. Son ventre légèrement proéminent indiquait qu'elle était enceinte depuis peu. À l'instar de son époux, elle était tout entière absorbée par son environnement. D'ailleurs, elle ne savait même plus où donner de la tête et jetait des petits coups d'œil rapides dans toutes les directions, comme l'aurait fait un oiseau. En plus de sa propre valise, elle portait un petit sac en tissu dans lequel elle avait, avec le plus grand soin et un sens exceptionnel du détail, empaqueté les affaires qui leur seraient nécessaires pour trois jours. Le papier gras-seux avec lequel elle avait emballé leurs sandwiches dépassait du cabas. Agité par le vent, il saluait la foule matinale.

« Ceci, expliqua, en finnois, l'homme avec un grand geste de la main, est la Suède.

– Hmm ? » répondit l'épouse en promenant son regard d'un toit à l'autre avant de le fixer dans le lointain, considérant peut-être qu'ils avaient eu les yeux plus gros que le ventre.

« Eh oui, dit l'homme, jouissant presque de l'hébétude de son épouse. Ici, certains escaliers montent et descendent tout seuls, et certains trains sont souterrains.

– Quoi, tu veux parler des escalators\* ? Et du métro ? »

L'homme fit mine de n'avoir rien entendu.

Il lui fit visiter la ville, où il était déjà venu. Mais rien ne l'impressionna, pas même Katarinahissen. Des ascenseurs, on en trouvait aussi en Finlande.

Le couple fit une halte dans un café, car même l'ingéniosité d'emballage de l'épouse n'avait pu garantir un café chaud toute la journée. Dès qu'ils eurent terminé leur tasse, l'homme, décidément à l'aise partout, alla les remplir une nouvelle fois, sans payer.

« Ceci, expliqua-t-il, s'appelle le *pâtår*. »

À cette époque, cette tradition suédoise de la seconde tasse gratuite ne s'était pas encore répandue dans les pays voisins. La femme écarquilla les yeux. Quel était cet étrange pays où l'on pouvait se resservir une seconde tasse dans les cafés ?

« Eh oui... dit l'homme, enfin satisfait. Voilà comment les choses se passent dans le monde. »

Puis il se leva d'un air résolu.

« Bon allez, le temps des réjouissances est terminé. »

Il était bien beau de s'amuser et de faire les touristes, mais l'heure était venue de chercher à s'établir.

« Borås ? dit-elle.

– Oui. »

Ils prirent la direction de la gare centrale.

Nos immigrants s'appelaient Matti et Beata Aalto. Ceci est l'histoire de leur relation avec ce nouveau pays. Mais afin de pleinement comprendre ce qui les a conduits ici, un petit retour quelques décennies plus tôt s'impose.

---

\* La mise en marche du tout premier escalator de Finlande remonte aux années 1930. C'est pourquoi l'épouse, même si le couple venait du fin fond de la forêt du Tavastland, ne se montra pas plus impressionnée. Fait amusant, la femme à qui l'on doit l'introduction de cette invention dans le pays n'est autre que l'arrière-grand-mère du journaliste et présentateur de télévision, d'origine finlandaise, Mark Levensgood.

*Chapitre 1*  
*À la cabane à bûches –*  
*Libau – La guerre d’Hiver*

L’automne 1939 vit s’amonceler des nuages noirs dans le ciel de Finlande, présageant ce que les historiens occidentaux nommeraient plus tard la guerre d’Hiver, une véritable démonstration de force pour la jeune république et une preuve indéniable de sa volonté de survivre.

Du côté de l’Union soviétique, en revanche, on requalifierait le conflit d’« incident frontalier dans le district militaire de Leningrad ».

Quand Matti reçut son ordre de mobilisation, son père Yrjö l’emmena dans la cabane à bûches de la maison. Là, il plongea la main derrière une pile de bois d’où il sortit une bouteille, dépourvue d’étiquette. Puis, assis sur le billot, il commença à expliquer à son fils deux ou trois choses sur la nature de la guerre.

Le monologue auquel Matti fut contraint d’assister ce jour-là eut pour thème principal la résistance à la tentation imbécile de jouer les héros. Ce type de comportement était indigne d’un Aalto, et Yrjö serait très déçu si son fils faisait honte à sa famille, en apparaissant par exemple dans les journaux.

Le père savait bien de quoi il parlait. Il avait lui-même, aux côtés de 1 500 autres hommes, appartenu au 27<sup>e</sup> bataillon de chasseurs du royaume de Prusse en Courlande et combattu les Russes pendant la Première Guerre mondiale. Quand avait éclaté la guerre d’Indépendance en 1918, ou la révolution pour ceux qui se trouvaient de l’autre côté, ils avaient été renvoyés en Finlande pour servir de base à l’armée blanche. L’épisode de la bataille de Tampere avait été particulièrement monstrueux, alors désormais, Matti avait plutôt intérêt

à l'écouter attentivement, car de cette véritable explosion d'horreur qu'avait été cette bataille, il avait retenu plusieurs leçons de vie essentielles. Parmi les combattants, un officier suédois était venu volontairement en Finlande afin de se battre pour l'indépendance du pays. Manque de chance, il avait reçu une balle tirée depuis son propre camp. Personne n'avait jamais su qui avait été à l'origine du coup de feu. C'était une erreur et il n'était pas question de remuer le couteau dans la plaie. Ainsi était la guerre, faite d'accidents et de mésaventures. Peut-être (et là, le père baissa les yeux) avait-il lui-même été à l'origine du tir ? Pour couronner le tout, l'homme en question avait été un éminent historien. Et il s'appelait Olof Palme.

Le fils devait donc garder en tête que, dans la tempête d'événements provoquée par les guerres, on rencontrait moult destinées tragiques, et que dans ce tourbillon infernal, il devait veiller à sauver non seulement sa peau, mais aussi son âme.

Plusieurs fois, à Tampere, Yrjö aurait pu avoir l'occasion de sortir du lot et embrasser le rôle du héros. Mais il s'en était retenu, et Matti était sommé de faire de même.

Les rouges s'étaient retranchés dans l'hôtel de ville avec la ferme intention de ne jamais capituler. Alors ils avaient dû assaillir le bâtiment en lançant des grenades à travers ses fenêtres.

Lors de cette offensive, Yrjö s'était bien sûr contenté de faire son boulot. Mais un jeune soldat, manifestement désireux de recevoir sa Croix de la Liberté, s'était lancé à l'attaque à trois reprises, si bien qu'il avait fini avec une balle en pleine tête. Alors oui, après cela, il avait bien reçu sa Croix. Yrjö attendait de Matti qu'il médite cette histoire édifiante.

Loin de lui l'idée, cependant, de minimiser la contribution du gaillard. Il avait certainement sauvé la vie d'un autre, et peut-être celle d'Yrjö lui-même. Mais les Aalto ne mangeaient pas de ce pain-là. Il fallait sauver la Finlande

et c'était ça qui était la tradition profondément ancrée dans les racines de leur famille. Les autres pouvaient bien se débrouiller tout seuls.

Bien sûr, cela ne signifiait pas pour autant que le fils devait jouer les tire-au-flanc. Non, il devrait toujours veiller à accomplir sa tâche pour ne jamais devenir le fardeau des autres. Et, bien sûr, éviter de tirer par erreur sur les gens.

En d'autres termes, un Aalto devait toujours se maintenir dans le juste milieu. Il ne se faisait pas remarquer, un point c'est tout. Et si Matti avait des désirs contraires, il n'avait qu'à être né dans une autre famille. Mais pour cela, c'était trop tard, il ne pouvait pas revenir en arrière.

Néanmoins, il ne fallait pas tomber dans l'excès inverse et avoir honte d'exercer son autorité quand on le devait. S'il en montrait les dispositions, il avait le droit de se hisser à un poste à responsabilités.

Avant son enrôlement dans le mouvement des chasseurs, Yrjö avait déjà quitté le territoire finlandais\*, et de manière illégale. En ce temps-là, en effet, cette crapule de Bobrikov\*\* avait interdit la délivrance de passeport aux hommes âgés de seize à trente-six ans. Au commencement, il avait dû rencontrer un homme, qui lui avait présenté une pièce de 25 penniä. Yrjö avait dû additionner les deux derniers chiffres de son année d'émission et communiquer le résultat. Jusque-là, tout va bien. Il avait ensuite reçu pour instruction de se rendre dans une gare ferroviaire précise, avec un mégot de cigarette éteint coincé dans la commissure gauche de sa bouche et un exemplaire du journal *Hufvudstadsbladet* sous le bras droit. C'était le code convenu pour établir le contact.

---

\* À l'époque grand-duché de Finlande, région plus ou moins autonome de la Russie.

\*\* Qu'il s'agisse de Matti ou d'Yrjö, l'un de nos narrateurs fait erreur ici, car le mal-aimé gouverneur général Nikolai Bobrikov a été assassiné en 1904. Néanmoins, on peut imaginer que dans un certain milieu finlandais, il convenait de lui faire porter le chapeau de la plupart des entourloupes de l'administration russe. Y compris après sa mort.

Or, en descendant de son train, Yrjö s'était retrouvé sur un quai bondé, au milieu d'une bonne vingtaine d'autres jeunes hommes arborant également un mégot de cigarette dans le coin gauche de la bouche et un *Hufvudstaadsbladet* sous l'aisselle droite. Tout cela eût été d'un grand comique si une patrouille de gendarmes russes ne s'était pas justement pointée à ce moment-là.

Cela pour illustrer comment l'erreur d'un autre, et donc le manquement à ses responsabilités, l'avait déjà placé dans une situation plus que fâcheuse bien avant qu'il n'approche le front. Que la guerre puisse être dangereuse n'était bien sûr pas une nouvelle. Mais seuls les idiots prenaient des risques inutiles. Et Yrjö n'avait pas pu engendrer un idiot.

Cette dernière assertion surprit Matti, car pendant toute son enfance, son père lui avait donné le sentiment contraire.

Dès qu'il en avait la possibilité, poursuivait le paternel, il devait veiller à prendre lui-même les décisions les plus importantes. S'il pouvait, sans hésitation, se fier au connétable, qui n'était autre que le maréchal Gustaf Mannerheim, il était en revanche préférable qu'il garde ses distances vis-à-vis du reste de l'armée. Non pas qu'il y eût quelque problème avec ces messieurs les généraux, nombre d'entre eux ayant été ses frères d'armes. Néanmoins c'était à Matti de veiller à rester sur le droit chemin.

S'il était invité à prendre part à des guerres privées, comme celle qu'avaient menée les corps francs finlandais en Carélie orientale et en Estonie après la guerre civile, il devrait décliner l'offre poliment mais fermement. En revanche, il ne refuserait aucune guerre subventionnée par l'État. Et ce pour plusieurs bonnes raisons.

Après cette litanie, Yrjö offrit à son fils une *Työmies*\* et lui souhaita bonne chance, même s'il était persuadé

---

\* Cigarette finlandaise sans filtre, à l'époque considérée comme bonne pour la santé. Quand Matti eut 16 ans, son père et certains de ses amis jugèrent qu'il était vital pour son développement qu'il apprenne à fumer.

que son fils saurait se comporter comme il se devait. À ce moment-là, Matti commença à soupçonner son père d'être bourré comme un coing.

Le jeune homme allait quitter la cabane à bûches, d'un pas aussi troublé par l'alcool, mais son père l'arrêta dans son élan.

« Au fait, ajouta-t-il après un raclement de gorge, encore une chose... »

Puis il se tut, comme s'il regrettait déjà d'avoir rouvert la bouche. Mais après un temps de réflexion, sa liqueur maison l'ayant de toute façon déjà rendu plus loquace qu'il ne l'était d'habitude, il fit signe à Matti de revenir.

« Assieds-toi. Je vais te raconter quelque chose. Un truc qui s'est passé. »

Matti s'exécuta. Il ne reconnaissait plus son père. En fait, il ne l'avait quasiment jamais vu ivre.

« La guerre, c'est... »

Il prit un temps pour réfléchir.

« Tu dois me promettre de ne jamais répéter cela. Et pas seulement... Je ne dis pas ça seulement pour toi. Cela peut affecter toute la famille. C'est... une grande responsabilité. » Le père hocha la tête, certainement pour se convaincre de ses propres paroles. Puis il perdit un temps le fil de son discours, et son regard s'égara sur le mur. « Nous étions cantonnés à Libau\*, où nous suivions notre formation. Les Russes avaient réussi une percée éphémère. Il avait fallu jouer les pompiers pour les repousser. Après cela, nous avons été envoyés plus à l'est. » D'un ample geste, il illustra le déplacement sur une carte imaginaire. « Direction sud-ouest à partir de Libau. Nous sommes arrivés à un manoir abandonné. Une bâtisse superbe. Gigantesque. Tout y avait été laissé en l'état. Même les chiens étaient restés là, ils aboyaient dans le chenil et... » D'autres mouvements

---

\* Aujourd'hui Liepāja en Lettonie.

de la main, cette fois indéchiffrables. « Dans la cave... Tu comprends, on nous avait interdit la gnôle. Nous n'avions le droit d'acheter que de la bière. Les Allemands, eux, pouvaient se payer du schnaps. Mais pas nous. Ils partaient du principe que tous les Finlandais avaient un faible pour les alcools forts », dit Yrjö en portant le goulot de sa bouteille à la bouche, totalement inconscient du caractère comique de son geste. Mais jamais Matti n'aurait osé se moquer de son père.

« Nous voilà donc assoiffés. La faim était une chose que nous ressentions en permanence, alors nous avons fini par nous y habituer. Eh oui, le manque de nourriture était terrible. » Il secoua la tête puis regarda son fils. « Veille à toujours manger quand il y a de la nourriture. Car on ne sait jamais quand la prochaine occasion se présentera. » Jusquelà, Matti n'apprenait rien de nouveau. « Donc nous sommes descendus à la cave, poursuivit le père, pour inspecter les lieux. Bien sûr, il n'était pas question de nous servir, nous n'étions pas des chapardeurs. Mais nous avons tout de suite compris que les propriétaires du manoir étaient des gens bien, et qu'en tant que tels, ils nous auraient certainement été reconnaissants d'avoir pris tous ces risques pour sauver leur propriété. Et nous sentions qu'ils auraient été gênés, pour ne pas dire blessés, de ne pas pouvoir nous offrir un gage de leur reconnaissance. Et moi, tu sais, je déteste décevoir les gens... Alors nous avons décidé de jeter un rapide coup d'œil dans cette cave, moi et quelques autres gars, pour voir s'il n'y avait pas un petit quelque chose à goûter. Et là... » Yrjö se lécha les babines. « Il y avait des tonneaux de cognac. » Il sourit. « Et de vin. » Il fit une grimace. « Mais aussi un autre tonneau, tout au fond. Celui-là... Oui, celui-là était étrange. Nous avons dû l'ouvrir avec une pelle. Et là... » Alors qu'il abordait enfin la partie la plus intéressante, pour ainsi dire, de cette histoire qui, selon Matti, avait tendance à s'étendre un peu trop, voilà que Yrjö sembla



se demander comment il allait raconter la suite. Si toutefois il avait bien l'intention de poursuivre. Sa respiration s'alourdit et son regard se troubla. Le sentant en train de s'égarer, Matti se dépêcha de le relancer par une question, motivée par le désir plus ou moins conscient de distraire le paternel afin de lui faire dire des choses qu'il aurait, en d'autres circonstances, gardées pour lui.

« Vous êtes tombés sur du champagne ? »

– Non. Il y avait... quelque chose dans l'un des tonneaux... » Yrjö fit encore quelques gestes embrouillés. « Je n'avais jamais rien vu de tel. Ni avant ni après. C'était... Tu ne me croirais pas si je te le disais ! » L'expression de son visage était proche de la terreur.

« Qu'est-ce que c'était ? »

Mais Yrjö ne l'écoutait plus. Il était reparti dans sa jeunesse, auprès de ses camarades avec qui il avait bien failli mourir de faim, de froid et d'hémorragie, dans cette cave de pierre humide, quelque part près de Libau, devant une récompense bien méritée après tout ce qu'ils avaient enduré.

« Et nous... Nous savions que nous ne pouvions pas les emporter. Si quelqu'un mettait la main dessus... » Il secoua la tête. « Alors nous n'en avons pris qu'une\* ». Il maintint son doigt levé pour souligner l'inconséquence du délit. « Une seule. Le reste, nous l'avons emballé dans une toile, replacé dans le tonneau et avons enterré le tout dans un trou d'obus. Là, regarde ! » Yrjö entailla une bûche de bois avec son couteau à gaine. « Ici, tu as le manoir. Et là, sa clôture, un mur de pierres. Et enfin, juste après... » Il traça une croix avec la lame. « C'est l'endroit où nous l'avons enterré.

– Qu'est-ce que c'était ?

– J'ai parfois songé y retourner, mais... dit-il en soupirant, les yeux écarquillés. Que faire d'une telle chose ? »

---

\* Yrjö parle finnois. « Une » peut tout autant se traduire par « un ». Le choix de l'article ne donne donc aucun indice à Matti ou au lecteur.

Bien évidemment, Matti ne pouvait répondre à cette question.

« Si jamais tu passes par Libau, un jour... » Yrjö creusa plus encore la croix du bout de sa lame.

Matti fronça les sourcils. Certes, il allait voir du pays, mais qu'irait-il faire en Lettonie ? Loin d'être défaitiste, Matti était persuadé qu'Ivan le Terrible en prendrait pour son grade. Mais jamais la Finlande ne se risquerait à attaquer un ennemi à l'armée plus nombreuse et mieux équipée, et surtout, pourvue d'infiniment plus de chars d'assaut\*. Le plan était juste d'aller au front, riposter aux tirs et espérer survivre. Une petite virée de l'autre côté du golfe de Finlande n'était donc pas à l'ordre du jour, n'est-ce pas ? À vrai dire, Matti ignorait totalement à quel spectacle il devait s'attendre.

« Ce trésor était une malédiction, ajouta-t-il en secouant encore la tête. Mais c'était une belle malédiction. Je n'ai aucun regret. »

Il fixa Matti avec des yeux emplis de larmes.

« Mais enfin, qu'est-ce que c'était ? Crois-tu que l'un des autres y soit retourné depuis ? »

Yrjö porta la bouteille à ses lèvres, mais le mouvement le fit basculer en arrière et tomber du billot sur lequel il s'était assis. Il s'écroula dans une pile de bûches à trier où il s'endormit.

---

\* Au déclenchement de la guerre d'Hiver, la Finlande possédait 32 chars d'assaut dont la plupart étaient de simples chars légers britanniques n'ayant même pas encore été dotés de leur armement (selon certains témoignages, un seul d'entre eux était en parfait état de fonctionnement), ainsi que 119 avions de chasse. Les Soviétiques disposaient du plus grand parc de chars d'assaut au monde, plus grand que ceux des autres pays réunis. Au début, ils s'étaient simplement stationnés dans le district militaire de Leningrad avec environ 1 500 chars et 1 000 avions. À la fin de la guerre, les Russes avaient environ 6 500 chars d'assaut et 3 800 avions au front, contre 30 chars et 130 avions de chasse du côté finlandais.

On peut par ailleurs exclure que la conquête de la Lettonie, qui n'était pourtant pas encore occupée par les Soviétiques à ce moment-là, eût été dans les intentions de la Finlande.

Matti conserva précieusement la bûche gravée. Lors d'un mariage, plusieurs années plus tard, il profita encore de l'ivresse de son père pour l'interroger de nouveau sur le tonneau. Yrjö, ne comprenant pas de quoi il voulait parler, rappela à son fils que, malgré son âge, il pouvait encore lui mettre une rossée.

Bref. Matti fit ce qu'il avait à faire lors de la guerre d'Hiver, suivant les recommandations d'Yrjö. Le résultat de ses formidables connaissances préalablement acquises ce soir-là dans la cabane à bûches avait dû être remarqué, car ensuite, pendant la Grande Trêve, Matti se vit proposer une formation de directeur de tir. Il était déjà sous-lieutenant lorsque la guerre de Continuation éclata.

Peu avant l'armistice, Matti, ayant été blessé par une balle wolfram antichar de 12,7 millimètres, venue se loger près de sa colonne vertébrale, revint à la maison, échappant ainsi à sa conséquence directe, la guerre de Laponie contre les Allemands. En raison des conditions difficiles qui régnaient sur le front lors de l'été 1944, il lui avait fallu attendre un bon moment avant de recevoir les soins adéquats, ce qui l'amènerait à souffrir de sa blessure en des proportions variables pour le restant de sa vie.

Or, il n'était pas question pour lui de se plaindre. Tant d'autres étaient revenus estropiés. Quand ils revenaient. L'un de ses cousins, par exemple, Teuvo Aalto, avait été rattaché aux troupes de couverture qui, lors de la mobilisation de 1939, avaient été envoyées pour répondre à la première invasion. Par le biais d'une émission de propagande sur une radio soviétique, il avait informé sa famille qu'il se trouvait dans un hôpital de campagne russe où l'on prenait grand soin de lui. Néanmoins, après cela, ils n'avaient plus jamais reçu de nouvelles.

À l'inverse, certains soldats rentrèrent barbus, mais sans la moindre égratignure sur le corps. On pouvait donc dire que Matti, en termes de blessures de guerre, s'était habilement

maintenu dans le juste milieu, respectant ainsi les consignes d'Yrjö. Ce dernier devait donc être satisfait de la performance de son fils, même si personne n'entendit jamais parler d'une quelconque remarque allant dans ce sens.

# Attends-toi au pire

Petteri Nuottimäki

Traduit du suédois par Emmanuel Curtil

Matti est issu d'une famille finlandaise qui lutte farouchement pour l'indépendance du pays, parfois en vain. Jeune homme, il émigre en Suède dans les années 1960 avec sa femme Beata. Des années plus tard, Matti, atteint d'un cancer, apprend qu'il est condamné, et décide de proposer à chacun de ses trois enfants 100 000 couronnes, sous réserve qu'ils aient un vrai projet. Celui qui fera le meilleur investissement héritera de l'entreprise familiale et de ses insectes prédateurs.

Entre l'écrivain raté, le dealer spécialiste en plans vaseux et la gentille fille qui s'entiche toujours du mauvais bonhomme, la compétition sera rude et les rebondissements nombreux...

Une saga familiale sous le prisme de l'anecdote, par un conteur facétieux et irrévérencieux.

**Petteri Nuottimäki** est né en Finlande en 1968, et a grandi en Suède. Illustrateur de bandes dessinées, il est aussi scénariste et romancier.

*Attends-toi au pire* est son premier roman traduit en français.

11-18 • 22 €



9 782847 208146